

La vie des civils dans le Chaunois pendant la Grande Guerre

En 1912, les 11 000 habitants de la petite ville de Chauny¹, située sur la route des invasions, pouvaient être sans crainte : la *Défense Nationale*² affirmait la supériorité de notre infanterie, de notre artillerie, se félicitait des progrès de la « quatrième arme ». Et lorsque le journal proposa : « Haut les cœurs Chaunois ! Donnons à notre tour un aéroplane à notre armée », ce fut l'engouement dans le canton. Ainsi rassurés, ces Français patriotes allaient ressentir d'autant plus durement l'épreuve de la Grande Guerre.

Dans l'éclat de l'été³, en cette fin d'août 1914, les troupes allemandes de von Kluck descendant à marches forcées la trouée de l'Oise. Malgré les déclarations optimistes des autorités⁴, les habitants voient arriver, le 30, un peloton de uhlans, suivi deux jours plus tard par le gros des troupes. En 1919, le maire Eugène Descambres se souvient : « à tous les coins de rues surgirent des inscriptions avec une flèche « Nach Paris », les champs étaient gris de soldats d'infanterie ». Chauny va devenir chef-lieu d'étape, car le repli consécutif à la bataille de la Marne la maintiendra, pendant toute la guerre, dans la zone du front. Durant trois ans les Chaunois entendront rouler le canon.

En peu de temps, la ville, prisonnière de l'occupant, se transforme. Aux pillages et aux actes de violence des premiers jours succèdent les contraintes imposées par l'autorité militaire. Bâtiments publics, hôtels, grandes demeures sont réquisitionnés pour le logement des troupes. Tandis que le café de la Comédie devient maison commune, la *Kommandantur* s'installe à l'hôtel de ville d'où une institutrice, devenue interprète, transmet les ordres. Les murs se couvrent d'affiches : les habitants doivent livrer leurs armes, tuer leurs pigeons, refuser assistance aux militaires alliés, saluer les officiers allemands en se déplaçant pour les laisser passer. Dans les rues fraîchement rebaptisées *Käenigstrasse*... où les cloches ne sonnent plus, la circulation est surveillée. Pas de rassemblement, pas de déplacement sans carte d'identité ; le couvre-feu est instauré dès 19 heures (heure allemande !). Les laissez-passer, délivrés avec parcimonie, sont obligatoires pour se rendre dans les localités voisines. Tandis que le théâtre devient prison et asile de nuit pour des otages choisis parmi les notables, une justice expéditive s'abat sur les récalcitrants. À Autreville, cinq

1. Arch. dép. Aisne, *Recueil des actes administratifs de l'année 1912. Dénombrement de la population en 1911*. Saint-Quentin, 1913.

2. *La Défense Nationale*, janvier-mars 1912. Bibliothèque municipale de Chauny.

3. Paul Vialar, *La grande meute*.

4. Jean Pierrot, *C'était pendant la « grande guerre »*. Chauny, 1971. Les références à Oignies ont été empruntées à cette source. Registre des délibérations municipales de Chauny. Toutes références à Chauny ont été empruntées à cette source.



Le café du commerce décoré et transformé en foyer du soldat allemand (*coll. particulière*).

garçons soupçonnés d'avoir endommagé le télégraphe militaire sont arrêtés ; à Chauny, le baron de Magnanville, qui a dissimulé des fusils de chasse dans son jardin, est interné en Allemagne ; une lourde amende de 25 000 F frappe collectivement les habitants de Condren⁵ coupables « d'attentats criminels ». Ainsi soumise, la population est en outre privée de toute correspondance : plus de lettres⁶ tendrement rassurantes du fils mobilisé, réduit à écrire pour lui-même sur un carnet ou à se confier à une marraine de guerre. Aucune nouvelle du père

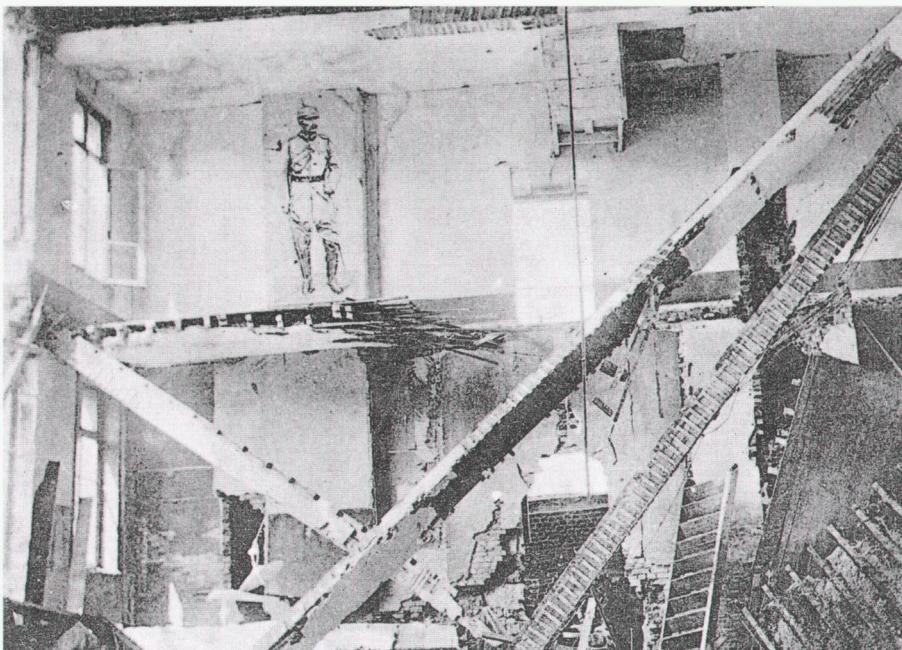
5. Registre des délibérations municipales de Condren. Toutes références à Condren ont été empruntées à cette source.

6. Archives privées : correspondance de combattants de Fargniers avec leurs familles ; lettre d'un poilu à sa marraine de guerre ; carnet d'un combattant mort aux Éparges en février 1915.



L'hôtel de ville, siège de la *Kommandantur*
(coll. part.).

emméné le 19 septembre dans les rafles de prisonniers civils vers les camps de Celle, Holzminden. Pas d'information. *La Défense Nationale* cesse de paraître et les quotidiens nationaux n'arrivent plus. Mais que l'on se rassure ! Bientôt *La Gazette des Ardennes*⁷, imprimée à Charleville dès le 1^{er} novembre 1914 « grâce à l'intérêt bienveillant et actif des autorités militaires allemandes », va les remplacer avantageusement. Ce « journal des pays occupés » veut susciter une « compréhension clairvoyante » envers l'occupant. En fait il s'efforcera de diviser les puissances de l'Entente en discréditant surtout les Anglais, de persuader que la victoire de l'Alliance est inévitable et que « la population veut la paix ». Celle-ci n'est pas dupe. Mais alors, pourquoi un tel accroissement de tirage et trois puis quatre parutions hebdomadaires ? Attrait de la chronique régionale à laquelle participe cinq fois l'interprète chaunoise ? Non, l'extrême indigence du contenu trahit la vigilance de la censure. En fait, le piège pour attirer les lecteurs, ce sont ces interminables listes de prisonniers où tant de familles angoissées recherchent le nom des leurs. Souvent en vain.

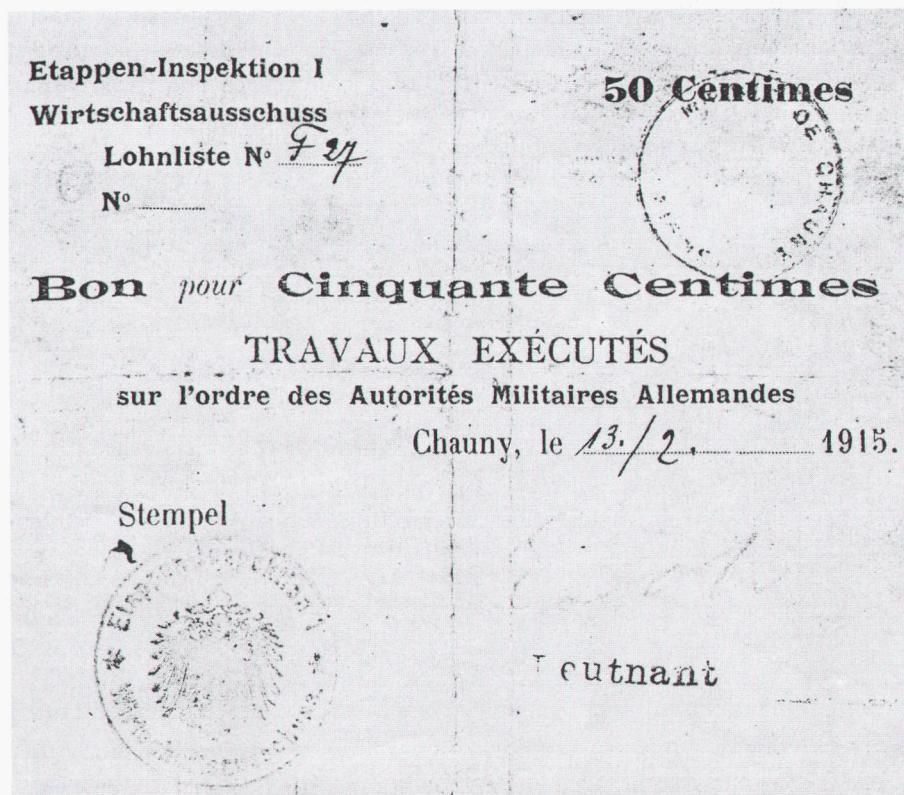


Le portrait du kaiser dans un immeuble en ruine (coll. part.).

Moralement affaiblie, la population est en outre durement exploitée. Les finances des communes doivent assurer, sous la forme de contributions de guerre, les frais d'entretien de l'occupant, mais aussi le paiement des ouvriers réquisitionnés et des dépenses exceptionnelles, comme ces 40 000 marks exigés

7. Arch. dép. Aisne, *Gazette des Ardennes*, novembre 1915, janvier-mai 1916, août 1916, février et avril 1917, 14 septembre 1918.

en 1915 pour le vaste établissement de bains que les Allemands, très soucieux d'hygiène, font aménager à Chauny. On multiplie alors emprunts et expéditions. Les conseillers municipaux d'Oignies⁴ quêtent dans les maisons ! Mais pour pallier la raréfaction du numéraire, la ville de Chauny émet, dès le 14 septembre 1914, des bons communaux échangeables après la paix. Le gonflement de l'émission, accru par les multiples prêts aux villages voisins, provoque bientôt une pénurie de papier à l'imprimerie Sevin. À partir d'octobre 1915, des bons régionaux, émis à Fourmies sous la caution solidaire de 172 communes, permettent des transactions plus amples. Méfiant à l'égard de telles monnaies, l'occupant exige le dépôt de titres boursiers en garantie, propose une remise de 20 % si la contribution communale est réglée en or et, en 1916, la transforme en impôt par tête. Beaucoup de récalcitrants sont menacés d'internement dans l'église et, à Viry⁸, de saisie de leurs bois de lit et matelas. Mais les finances sont bientôt exsangues ; le 28 avril 1916, la ville se plaint d'avoir déjà versé 1 653 000 F.

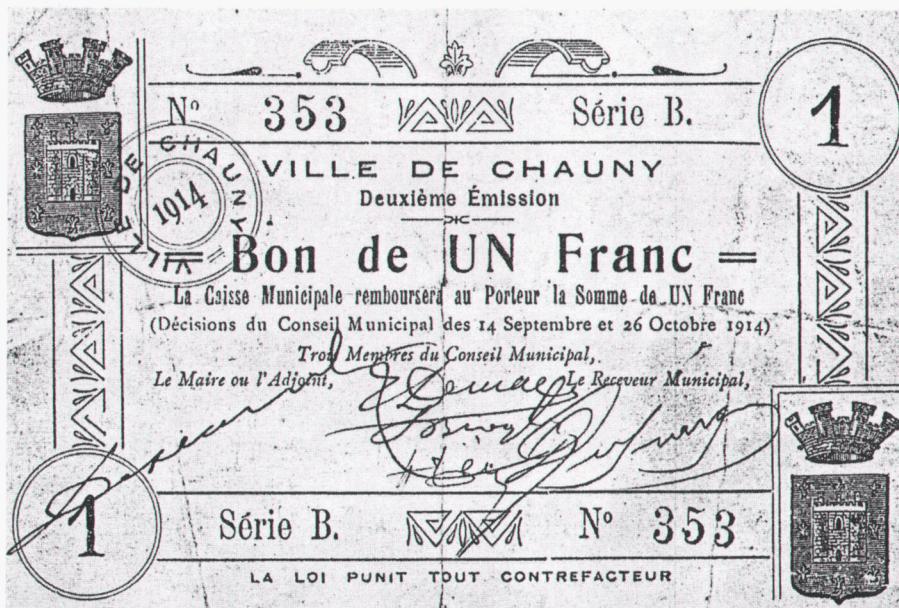


Bon pour travaux requis (coll. part.).

8. Registre des délibérations municipales de Viry-Noureuil. Toutes références à Viry-Noureuil sont empruntées à cette source.

Les ressources en nature sont également exploitées. Si la plupart des usines et magasins sont fermés faute de main-d'œuvre ou d'approvisionnement, l'agriculture de ces riches terres limoneuses se remet à produire pour les Allemands qui stimulent les travaux des champs et des jardins ; ils recensent avec âpreté le bétail y compris la volaille. Ils réquisitionnent blé, pommes de terre, fruits, œufs, chevaux en « payant » avec des bons remboursables par la commune. Sont envoyés en Allemagne cycles, métaux (cuivre des poignées de porte, bronze des cloches), caoutchouc, osier, etc. En novembre 1916, les Chaunois sont contraints de troquer la laine de leurs matelas contre de la paille.

La force humaine est mise à contribution. Un état de salaires, établi en août 1915, permet de connaître le nombre des « travailleurs volontaires ». Les services de l'armée, de la brasserie allemande, l'entretien des rues – la peur des maladies, notamment du typhus, obsède l'occupant –, les travaux dans la forêt de Saint-Gobain et dans les champs emploient 511 hommes, c'est-à-dire près de la moitié de la population masculine valide qui a échappé à la mobilisation et aux rafles de prisonniers civils. Il faut ajouter 182 femmes et 32 jeunes gens qui fanent, binent, etc. À la belle saison, les enfants eux-mêmes doivent déserter les écoles réinstallées au Temple et à la brasserie Marlin pour échardonnez. Aujourd'hui des survivants ont retenu les mots courants qui rythmaient leurs tâches : *Arbeit ! Los !*⁹. On travaille même le 14 juillet.



Bon au porteur émis par la ville de Chauny (*coll. part.*).

9. Enregistrement : témoignage de M. Roger Lalonde, né à Ognes en 1906, recueilli par François Vinot le 2 avril 1984.

Néanmoins l'approvisionnement est difficile, pour la ville plus encore que pour la campagne. Le nombre des cantines municipales et des rations servies aux nécessiteux ne cesse d'augmenter. Au menu, du pain de seigle rassis, rationné à 250 g par jour, et du bouillon de tripes ou de têtes d'animaux cédés par l'abattoir de l'armée allemande installé à Ognes pour ravitailler le front. La pénurie de viande s'installe à Chauny en avril 1916 (deux vaches y ont été abattues depuis six mois !), de graisse, de sucre. Le lait de Condren et de Viry est parcimonieusement distribué aux enfants (70 litres pour 178 pauvres en 1915 !) par l'œuvre de la « goutte de lait ». Un pâtissier s'ingénie à fabriquer de la marmelade de betterave et les charcutiers vendent des ragoûts de têtes de bœufs à 10 centimes la portion. À la disette s'ajoute la pénurie de chaussures et de vêtements, surtout pour les enfants. En 1915, la caisse des Écoles distribue des sabots aux pauvres, mais, bientôt, le sabotier n'a plus de bois. Les stocks de charbon des usines fermées s'épuisent. On tente vainement de fabriquer des briquettes de poussier et de goudron. Alors c'est l'attente du charbon belge envoyé par la Commission for Relief in Belgium (C. R. B.).



Bon régional de 5 F (coll. part.).

Ce Comité hispano-américain ravitaille les populations des régions envahies en produits de première nécessité. Chauny reçoit des secours dès mai 1915. Les longues listes d'articles demandés et de sommes dues témoignent de l'ampleur du dénuement qui s'aggrave en 1917 lorsque la guerre sous-marine rend les approvisionnements plus irréguliers et plus onéreux. Il faut se contenter de produits de remplacement : saccharine, chaussures de drap à semelles de bois articulées, carbonate de soude. Bien qu'à Béthancourt¹⁰ les paysans aient, en 1916, offert leurs titres bulgares et ottomans en garantie, les paiements en espèces sont rares et les communes s'engagent à régler leurs dettes après la guerre. Le C. R. B. organise même des loteries gratuites de vêtements usagés pour les pauvres.

10. Registre des délibérations municipales de Béthancourt-en-Vaux.

Dans cette ville sans fête, « sans joie »⁹, quelle détresse pour les déshérités : surtout les nombreux enfants assistés comme ces 21 « pupilles de la Perle », du nom de la fabrique de couronnes funéraires, désormais fermée, où ils travaillent malgré leur jeune âge. Ils coupent du bois au bord de l'Oise, amalgament du poussier, colportent des perles comme des mendiants ; ils logent dans un grenier infesté de vermine. Une imprimerie désaffectée abrite 50 enfants abandonnés par leurs mères soignées « dans des maisons spéciales ». Quelles sont leurs joies ? Jouer aux secouristes ? Regarder décoller les aéroplanes allemands ? À l'infortune de ces enfants s'ajoutent la misère des vieillards et des malades chassés de l'hospice, le désarroi d'hommes qui s'abandonnent aux jeux d'argent au point d'inquiéter les autorités, les difficultés des femmes de prisonniers et de soldats : depuis le départ du mari la cultivatrice de Condren conduit seule sa ferme, la bouchère de Quessy¹¹ a fermé sa boutique. Aux épreuves matérielles s'ajoute l'angoisse : on ne sait rien du mari, du frère qui aux Éparges, dans la Somme ou ailleurs, lutte obstinément contre la mort dans le froid, la boue des tranchées infestées de rats, assourdi par le martèlement des canons et drogué par l'alcool qui n'efface pas la nostalgie du pays. Privées de lettres, les femmes recourent parfois à la voyance⁴ et, comme leurs soldats, tour à tour espèrent et se désespèrent.

De si longues épreuves bouleversent leurs comportements. Soudain la colère éclate ; les refus de travail (ex : rébellion à la batteuse à Crépigny¹²), et les sabotages (ex : trois incendies de meules de blé à Noureuil) provoquent de sévères représailles : lourdes amendes, désignation de gardes-meules. Mais l'occupant n'est pas seul visé ; on insulte parfois les autorités municipales, notamment le personnel des cantines pour une attente trop longue. Dans la rigueur de décembre 1915, 87 femmes de soldats et d'ouvriers exhalent une rancœur de classe : elles pétitionnent pour obtenir du charbon et menacent les édiles locaux. Ceux-ci, constamment pris entre les exigences des Allemands et celles des administrés, se plaignent de recevoir des lettres anonymes malveillantes. Tel garde champêtre est surnommé Bazaine ou le Boche¹¹. Mais en général, la population affecte la passivité à l'abri de laquelle on ruse, on truque, on fraude. À Ognes, à Saint-Paul¹³, les réserves alimentaires sont cachées dans les jardins. À Viry les amendes infligées par l'occupant révèlent qu'en 1916 des paysans leur ont livré des génisses au lieu des vaches ainsi que du lait écrémé falsifié. Ailleurs, de jeunes agneaux non recensés sont vendus à un boucher clandestin qui vient les chercher déguisé en berger¹¹. À Liez, les habitants puisent dans des meules de blé réquisitionnées. On braconne. C'est le triomphe du système D. À Chauny le maire sanctionne à quatre reprises l'usage illégal de cartes de denrées. L'un des fraudeurs a conservé la carte de sa belle-fille décédée et de ses deux petits enfants placés à l'hospice. À Condren, on déplore « la fraude

11. Arch. dép. Aisne. Ordonnances de non-lieux du tribunal d'instance de Laon, années 1920-1921, 52 U 3 et 52 U 4.

12. Registre des délibérations municipales de Caillouël-Crépigny.

13. Archives privées : mémoires manuscrits d'un agriculteur de Saint-Paul-aux-Bois, né en 1854.

honteuse de certains boulanger » et à Chauny l'accaparement de vivres par des revendeurs. Un marché parallèle se crée qui favorise l'ascension sociale de quelques malins tel ce petit fonctionnaire devenu boucher clandestin qui, après la guerre, déclarera avoir tué 1 500 agneaux pour ravitailler ses compatriotes. Altruisme, goût du risque, appât du gain ? Les mobiles sont si ambigus qu'en 1921 il est à la fois décoré de la Croix de guerre et inculpé d'intelligence avec l'ennemi¹⁴. La guerre fut pour lui une nouvelle donne à laquelle il a su s'adapter.

La collaboration l'a-t-elle tenté ? A-t-elle séduit aussi la correspondante de la *Gazette des Ardennes*, l'instituteur secrétaire de mairie qui recommandait aux élèves de saluer les Allemands, le garde champêtre qui participait aux perquisitions, la belle jeune femme au nom à consonnance allemande qui obtenait aisément des sauf-conduits ? Où fixer la limite entre une coopération à laquelle on ne peut se soustraire et la collaboration ? Certains cas ne suscitent pas le doute. Notamment celui des femmes de Chauny, dont « la conduite indigne » provoque la réprobation de la municipalité, ou de celles d'Ognes qui se promènent au bras de bouchers allemands. Des naissances illégitimes surgiront au milieu de la faiblesse générale de la natalité¹⁴. Dans ce village, des enfants nés de parents inconnus furent prénommés Janvier, Février... Mais la morale patriotique n'est qu'exceptionnellement transgessée de la sorte. Presque chaque famille pense à ses absents. Est-il vivant ce fils, ce mari, ce père ? À partir de 1916 arrivent quelques rares cartes, écrites sous l'œil vigilant de la censure et transmises par les organismes internationaux. Quel réconfort ! car bien souvent hélas, un émissaire de la Croix Rouge vient annoncer le pire et déposer la montre ou le carnet du disparu. Plusieurs deuils parfois accablent la même famille.

ETAPPEN-KOMMANDANTUR 4.

9 AVRIL 1915.

A Monsieur le Maire de la Commune de Chauny,

Sur ordre supérieur, les militaires allemands en rang d'officiers sont à saluer par les civils.

Les Maires ont à communiquer cet ordre à leurs concitoyens.

Signé : SAMSON,

Oberstleutnant und Etappen Kommandant.

Le Maire de la Ville de Chauny communique l'ordre ci-dessus à ses concitoyens et leur demande de vouloir bien s'y conformer.

Signé : DESCAMBRES,

Ordre de la Kommandantur (coll. part.).

14. Communication anonyme par le secrétariat de la mairie de Chauny de l'état récapitulatif des naissances et mariages dans les années 1912 à 1920.

L'évolution de la situation militaire contraint les Allemands à un repli stratégique. Pour créer un glacis devant les Alliés, ils font évacuer, en février 1917, toute la population valide de la région de Chauny, tandis que les vieillards et les malades sont concentrés dans le faubourg du Brouage. C'est le spectacle lugubre de l'exode. Acheminés vers la Thiérache, souvent en wagons à bestiaux, ces réfugiés, aidés par la C. R. B., mènent chez l'habitant une vie précaire d'attente. Certains, après une long périple¹⁵, rejoignent des parents en zone non occupée. Mais tracassés par les formalités administratives, inquiets du sort des leurs, ces déracinés ressentent souvent l'injustice de leur sort, comme cette jeune Saint-Quentinoise : « Ici (à Paris), témoigne-t-elle [...] les uns souffrent [...] les autres s'amusent ». Ces « Boches du Nord » se sentent vite importuns et n'aspirent qu'à retrouver leur pays. Mais à sa libération définitive, en septembre 1918, Chauny dynamitée, incendiée par l'occupant en mars 1917, n'est plus qu'un champ de ruines et ses habitants devront attendre, parfois de longues années, avant de pouvoir s'y réinstaller.

Ainsi la région chaunoise sort bouleversée de cette longue épreuve. Elle a perdu plus de 5 % de sa population¹⁶ et presque tout son passé architectural. Le monde entier lui témoigne sa solidarité. Au hasard d'une promenade, le passant intrigué empruntera une rue *Mrs Abbott*, de *Philadelphie* ou de *Montevideo* ! Avec cette aide, les forces de vie l'emporteront. Chauny, cité martyre décorée de la Croix de guerre, renaîtra. En 1920, les Français de Shanghai offrent l'énorme somme de 600 000 F pour la construction d'une maternité. Beau symbole de la coopération mondiale et du renouveau français que pérennise la *rue des Oeuvres de Chine*.

François VINOT

15. Archives privées ; journal d'une jeune domestique de Saint-Quentin, mars-novembre 1917.

16. Relevé des pertes civiles et militaires sur les monuments aux morts des communes du canton.